

« C'est le ciel qui descend sur moi »

Louis-Daniel Godin

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, L.-D. (2021). Compte rendu de [« C'est le ciel qui descend sur moi »]. *Liberté*, (332), 67–67.

« C'est le ciel qui descend sur moi »

Louis-Daniel Godin

Il m'est arrivé d'écrire en d'autres lieux que Michael Delisle avait peut-être atteint le sommet de son œuvre avec *Le feu de mon père*, récit autobiographique publié en 2013, récompensé du Grand Prix du livre de Montréal. L'affirmation était un peu cavalière. Elle cherchait surtout à souligner la cohérence de ce livre dans la carrière de l'écrivain, où il réunit en une scène clé – celle d'un nourrisson brandi en l'air par sa mère devant un père armé et furieux – ce qui se joue d'un texte à l'autre depuis quarante ans d'écriture. Notamment : la violence larvée dont sont victimes les enfants qui évoluent dans une misère culturelle récurrente, et un désir insistant d'atteindre – ou d'être atteint par – un père.

« Au moment de passer à l'acte, je serais arrêté par le souvenir d'un verre de malt vieilli ou d'une chip au jalapeno qui ramollit sur ma langue. »

Je lis partout les échos de cette scène mythique, mais il me semble que *Rien dans le ciel* marque un pas : au vertige du sujet suspendu dans les airs s'ajoute la clairvoyance que permettent la distance et le recul. Je pense au personnage de Jean-Pierre, victime de la gentrification dans la première nouvelle du recueil. Tout en haut d'une tour d'habitation d'où il est expulsé, l'homme regarde au sol, et la clarté du regard que permet la vue à vol d'oiseau s'exprime dans le même souffle que l'angoisse d'une chute dans laquelle il se projette. Il voit « la ville organisée en cases nettes. Chaque maison est un cube détourné de lignes claires [...] ». « Si je me lève, c'est sûr que je meurs », pense-t-il. Dans ce recueil brillant et économe, partout s'intriquent l'élévation et la mort possible, rappelant le sort de l'enfant en proie aux tirs paternels qui n'ont pas eu lieu. J'en ai pour preuve ce quiproquo entre deux personnages se trouvant devant une cache de chasseur : « C'est parfait pour observer les oiseaux », dit l'un ; « En fait, c'est pour les tuer », précise l'autre. Le livre prend ainsi à bras le corps la question de la fin, de la mort, et s'il annonce dès le titre qu'il n'y a rien là-haut, rien dans le ciel, il fait œuvre autour de ce vide et s'impose comme un grand recueil de Delisle, un nouveau sommet.

« Ma vie était finie, comme on le dit d'un ensemble fini », pense le narrateur du « Mort qui patine » en exprimant la nostalgie de ses années d'enfance passées chez les Soeurs grises. Les personnages (nouvellement retraités et divorcés pour la plupart) sont ainsi arrivés au bout de quelque chose et ils contemplent avec une certaine gravité ce qu'il y a derrière ou sous eux. Ils se trouvent dans une « espèce de plateau qui donne l'impression d'un surplace insoutenable » : ce sont là les mots qui servent à décrire un vol d'avion vers l'Asie où un homme victime d'un faux diagnostic s'enfuit pour vivre ce qu'il croit être ses derniers jours. Parmi la galerie de personnages au sort semblable, je retiens ce vieil oncle sur le point de devenir veuf qui, pour donner un peu de sens au temps qui lui reste, lègue sa fortune à une jeune préposée qui l'appelle « papa » ; son neveu est décontenancé par ce geste, ce « naufrage [qui] se fait dans la jubilation ».

Ce n'est ni plus ni moins le sens de l'existence qui est interrogé en creux dans chaque nouvelle. Le titre du recueil évoque d'ailleurs cette découverte qui fonde la modernité, à savoir que nous ne pouvons plus compter sur Dieu pour conférer une signification à nos vies, celui-ci ayant été révélé dans son statut de fiction. Me viennent en mémoire les mots de Jean Paul que Gérard de Nerval plaçait en exergue de son *Christ aux oliviers* : « Dieu est mort ! Le ciel est vide... / Pleurez ! Enfants, vous qui n'avez plus de père ! » Cette émotion-là devant la perte, on n'arrive pas à la ressentir chez Delisle : « J'envie les hommes qui pleurent devant tout le monde, qui sont émus parce que c'est la fin. » C'est toutefois l'étoffe de la fiction qui raccroche les sujets au monde (mots, images, sons, odeurs, etc.), en tant qu'elle donne un contour au vide et rend supportable l'absence de garantie ressentie par le sujet à l'égard de son devenir. Face à la déchéance d'une vedette devenue *has-been* et grotesque, un narrateur songe : « Je ne suis pas du genre à me suicider. Au moment de passer à l'acte, je serais arrêté par le souvenir d'un verre de malt vieilli ou d'une chip au jalapeno qui ramollit sur ma langue. Un orangé de Rothko. Une audace de Mallarmé, comme : “Dis si je ne suis pas joyeux / Tonnerre et rubis aux moyeux.” » C'est le pouvoir du langage qui est affirmé avec une lucidité désarmante. Chez Delisle, les révélations sont nombreuses, pour les personnages, pour nous. À la lecture du recueil, on jouit de ce dévoilement renouvelé du « rien » qui ne place pas l'écriture dans un nihilisme apathique ou une ironie postmoderne. Au contraire, cette œuvre se situe dans la confiance absolue en la nécessité d'écrire. « Je ne monte pas au ciel, c'est le ciel qui descend sur moi, m'inonde de lumière et me sature de sens. L'élévation est réellement une métaphore. » L

Michael Delisle
Rien dans le ciel
Boréal, 2021, 144 p.